

KAREN MARIE MONING

Fièvre Noire

Les chroniques
de MacKayla Lane - 1



Extrait de la publication

*Fièvre
noire*

KAREN MARIE MONING

Chroniques de MacKayla Lane - I

Fièvre Noire

Traduit de l'américain par Cécile Desthuilliers



Titre original :

Darkfever

A Delacorte Press Book, published by Bantam Dell,
a division of Random House, Inc., New York

© Karen Marie Moning, LLC, 2006

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2009

Extrait de la publication

*À Neil, pour m'avoir tenu la main
et m'avoir accompagnée dans la Zone fantôme.*

*Lorsque les murs s'effondrent,
Qu'ils s'effritent et tombent en ruine...*

John Cougar Mellencamp

Prologue

Ma philosophie tient en quelques mots : si personne n'essaie de me tuer, c'est une bonne journée.

Autant vous le dire, ça ne va pas très fort, depuis quelque temps. Depuis, plus précisément, la chute des murs qui séparaient les hommes des faës.

Au demeurant, je ne connais pas un *sidhe-seer* vivant qui puisse se vanter d'avoir passé une bonne journée depuis ce moment-là.

Avant que ne soit scellé le Pacte entre les humains et les faës – soit vers l'an 4000 avant Jésus-Christ, pour ceux qui ne sont pas trop calés sur le sujet –, la situation était simple : les Traqueurs nous chassaient et nous abattaient sans sommation.

Puis le Pacte interdit aux faës de répandre le sang humain. Au cours des six millénaires qui suivirent, à quelques siècles près, ceux qui étaient dotés de la Vision Vraie – des gens comme moi, qui ne pouvaient être trompés par le charme des faës – furent pris et jetés en captivité dans les geôles de Faery, où ils croupirent jusqu'à leur fin. La seule différence avec la période précédant le Pacte, c'est qu'au lieu d'être tués sur le coup, ils mouraient de mort lente dans les prisons *unseelie*...

Contrairement à certaines personnes de ma connaissance, je ne nourris aucune fascination pour les faës. Ceux-ci agissent sur vous, à leur façon, comme une drogue. Si vous leur cédez, ils font de vous leur esclave. Si vous leur résistez, ils n'y parviennent jamais.

À présent que les murs sont tombés, les Traqueurs sont revenus pour nous exterminer jusqu'au dernier. Comme si c'était nous, le fléau qui menace cette planète...

Aoibheal, la souveraine *seelie* de la Lumière, n'est plus sur son trône. Personne ne sait où elle est, et certains commencent même à se demander si elle vit encore. Depuis sa disparition, *Seelie* et *Unseelie* souillent notre monde de leur guerre sanglante, et au risque de passer pour une rabat-joie, j'ai la conviction que les seconds sont en passe de l'emporter sur leurs frères plus pacifiques.

Ce qui est une très, très mauvaise chose.

N'allez pas en déduire que je préfère les *Seelie*. Loin s'en faut ! En ce qui me concerne, un bon faë est un faë mort. Seulement, les *Seelie* sont moins dangereux que les *Unseelie*. Ils ne nous abattent pas à vue. Ils préfèrent nous garder pour un autre usage.

Le sexe.

Car ils ont beau nous prendre pour des simples d'esprit, ils apprécient nos performances amoureuses.

Lorsqu'ils ont obtenu d'une femme ce qu'ils voulaient, la malheureuse n'est plus que l'ombre d'elle-même. Possédée par une fièvre sensuelle, elle est la proie d'appétits charnels qu'elle n'aurait jamais dû découvrir et ne pourra jamais assouvir. C'est une maladie dont la guérison est longue et semée de rechutes...

Mais au moins, on y survit. Ce qui laisse une chance à celle qui en est la victime de se battre pour retrouver sa vraie personnalité et envoyer ces saletés de faës au diable.

Mais je m'éloigne de mon propos.

Mon histoire a commencé de la façon la plus banale qui soit, ni par un soir d'orage ni par une nuit sans lune. Aucun signe annonciateur ne l'avait précédée : pas le moindre roulement de tambour à vous glacer le sang, ni l'ombre d'un message cabalistique à la surface de ma tasse de thé, encore moins de mauvais présages dans le ciel.

Tout a débuté en douceur, presque en catimini, comme la plupart des catastrophes. Un papillon bat des ailes à l'autre bout du monde, un courant d'air s'élève, le vent tourne, un front chaud heurte un front froid, quelque part au-dessus d'un continent lointain, et avant que vous ayez eu le temps de comprendre ce qui se passe, une tornade colossale se forme au-dessus de votre tête. Lorsque vous prenez conscience du danger, il est déjà trop tard. Il ne vous reste plus qu'à fermer les écoutilles et à limiter la casse.

Au fait, je m'appelle MacKayla Lane. Mac pour les intimes. Je suis une *sidhe-seer*, mais je ne l'ai appris que très récemment.

La bonne nouvelle, c'est que nous sommes plus nombreux que je ne le pensais au début.

La mauvaise, que nous sommes le dernier rempart contre le chaos.

1

Un an plus tôt
9 juillet, Ashford, Géorgie, États-Unis

Température : 34 °C à l'ombre. Taux d'humidité de l'air : quatre-vingt-dix-sept pour cent.

Dans le Sud profond, l'été est d'une chaleur suffocante. En revanche, il n'y a pratiquement pas d'hiver, ce qui me convient à merveille. J'aime à peu près toutes les saisons : l'automne avec son cortège de nuages et de crachin, un temps idéal pour rester à la maison avec un bon bouquin ; l'été et son ciel d'un bleu éclatant – sauf l'hiver. La neige, le verglas, très peu pour moi. Je me suis toujours demandé comment les gens du Nord pouvaient supporter la rudesse de leur climat... et surtout, pourquoi ils le faisaient. Mais je suppose que c'est une bonne chose qu'ils s'en satisfassent. Sinon, ils voudraient tous vivre ici, et il n'y aurait pas assez de place pour tout le monde.

En vraie fille du Sud habituée aux températures caniculaires, je prenais un bain de soleil au bord de la piscine de mes parents, vêtue – si l'on peut dire – d'un bikini à pois roses idéalement assorti à mon nouveau

vernis à ongles Rêve de Grenadine. Paresseusement étendue sur un transat, j'avais relevé mes longs cheveux blonds sur le sommet de mon crâne en l'un de ces chignons grotesques que l'on ne peut se permettre que dans l'intimité de sa salle de bains, ou lorsqu'il n'y a personne à l'horizon. Mes parents étaient absents. Pour fêter leurs trente ans de mariage, ils s'étaient offert une croisière dans les îles qui avait débuté quinze jours plus tôt à Maui et devait s'achever une semaine plus tard à Miami.

Depuis leur départ, je travaillais activement à mon bronzage. Entre deux siestes, je plongeais dans l'eau bleue pour me rafraîchir, avant de m'étendre de nouveau au soleil.

Mon iPod branché sur la chaîne hi-fi de mon père, sur la table en teck de la terrasse, j'écoutais la sélection de chansons que j'avais spécialement préparée en vue de mes séances de farniente : un choix des cent meilleurs tubes des vingt ou trente dernières années, option « Ne fatiguons pas nos méninges ».

« *What a Wonderful World* », s'extasiait Louis Armstrong, et dans l'ensemble, j'étais bien d'accord avec lui. Je dois reconnaître que je ne suis pas toujours en phase avec ma génération, laquelle est en général persuadée qu'il n'y a rien de plus cool que d'afficher son cynisme et ses airs blasés dans les soirées étudiantes.

J'avais pris soin de placer sur la table un verre de thé glacé et le combiné du téléphone, au cas où mes parents auraient eu envie de me donner de leurs nouvelles. Ils ne devaient pas faire escale avant le lendemain, mais leur bateau avait déjà, par deux fois, eu de l'avance sur

le programme, et pour rien au monde je n'aurais manqué un appel d'eux. Depuis que j'avais laissé tomber mon portable dans la piscine, quelques jours plus tôt, je conservais en permanence le sans-fil à portée de main.

Autant l'avouer, papa et maman me manquaient sérieusement.

Lorsqu'ils étaient partis, la perspective d'avoir enfin la maison pour moi toute seule m'avait littéralement transportée de joie. Je vivais encore avec ma famille, et lorsque mes parents étaient là, la maison prenait parfois de désagréables allures de moulin. Tout le monde entraît et sortait à sa guise ! Les amies de maman, les copains de golf de papa, les dames de la paroisse, sans parler des gamins du voisinage qui poussaient la porte sans frapper, avec, comme par hasard, leur maillot de bain sur eux...

Pourtant, après deux semaines de solitude, je commençais à m'ennuyer ferme. La maison était d'un calme presque inquiétant, surtout le soir. À l'heure du dîner, je tournais en rond. Et je mourais de faim.

Maman était un vrai cordon-bleu, et je m'étais lassée des pizzas, chips et hamburgers surgelés. Je comptais les jours en pensant aux poulets rôtis, aux salades de légumes frais bien croquants, aux tartes maison qu'elle nous préparait. En prévision de son retour, j'étais allée faire une razzia au supermarché, afin que les placards soient pleins et qu'elle puisse nous mitonner un de ces petits dîners dont elle avait le secret.

J'ai toujours eu un bon coup de fourchette et la chance que cela ne se voie pas puisque, malgré ma gourmandise, j'ai une poitrine ronde mais la taille fine.

Comme je le disais souvent, j'ai un bon métabolisme. « Attends d'avoir trente ans ! répondait en général ma mère. Et quarante. Et cinquante... » À quoi papa répondait invariablement : « Plus il y en a, meilleur c'est, Rainey ! » tout en la couvant d'un regard indécent. J'adorais mes parents, mais j'aurais parfois aimé qu'ils se montrent un peu plus discrets.

Bref, c'était une vie paradisiaque, mis à part le fait que papa et maman me manquaient terriblement, ainsi que ma grande sœur Alina, qui se trouvait alors en Irlande pour ses études. Je n'attendais qu'un moment : celui où toute la famille serait de nouveau réunie.

Il faut croire que c'était trop de bonheur pour une seule personne et que cela contrariait le destin...

Lorsque le téléphone sonna, je décrochai en pensant que c'étaient mes parents.

Ce n'était pas eux.

C'est étrange comme le geste le plus anodin peut faire basculer complètement votre existence.

Décrocher un téléphone, par exemple.

Au moment où je posai la main sur le combiné, ma sœur Alina était a priori vivante. Lorsque je pris la communication, une page se tourna définitivement dans ma vie. Il y aurait désormais un avant et un après.

Avant, les seules vies que j'avais vues basculer, c'était au cinéma, ou dans les romans que je devorais avec passion. Avant, ma vie n'était qu'une succession de moments heureux et insoucians. Avant, je pensais tout savoir : qui j'étais, à quel monde j'appartenais, ce que le futur m'apporterait.

Avant, je croyais avoir un avenir.

Ce n'est qu'après que j'ai commencé à comprendre que je ne savais rien du tout.

Il me fallut deux semaines après avoir appris que ma sœur avait été assassinée pour recommencer à vivre – j'entends par là faire autre chose qu'enterrer Alina, couvrir sa tombe de roses blanches et pleurer toutes les larmes de mon corps.

Me lamenter ne la ferait pas revenir et ne m'aiderait en rien à supporter l'idée que le misérable psychopathe qui l'avait tuée se promenait tranquillement je ne sais où, tandis qu'elle gisait, froide et livide, six pieds sous terre.

Je ne garde qu'un souvenir très flou des jours qui suivirent son décès. Je sais seulement que je pleurais du matin au soir. Impossible de retenir mes larmes. Ce n'était pas seulement ma sœur que j'avais perdue ; c'était ma confidente, mon héroïne, ma meilleure amie.

Alina avait beau avoir quitté la maison depuis huit mois pour aller étudier à Trinity College, à Dublin, nous correspondions par e-mail tous les jours, et pas un week-end ne passait sans que l'une de nous ne téléphone à l'autre, de sorte que nous étions restées aussi proches qu'avant.

Du moins était-ce ce que je croyais. Si j'avais su à quel point je me trompais...

Nous avons décidé de prendre un appartement ensemble lorsqu'elle rentrerait au pays. Nous voulions nous installer en ville et nous inscrire à l'université d'Atlanta, moi pour m'intéresser un peu plus sérieusement à mes études, elle pour préparer son doctorat.

Ce n'était un secret pour personne, Alina était l'ambitieuse de la famille. En ce qui me concernait, je me contentais d'un job de serveuse au *Brickyard* qui me permettait, puisque je continuais à vivre à la maison, de mettre de côté presque tout ce que je gagnais.

J'avais tout de même décroché mon bac et depuis, je fréquentais sans zèle excessif l'université du coin, où je ne choisissais que des cours tels que « Comment surfer sur Internet » ou « En voyage, respectons les convenances ». Le minimum syndical pour que papa et maman puissent espérer qu'un jour, peut-être, j'aurais un Vrai Boulot dans la Vraie Vie.

Ce qui est certain, c'est que, animée ou non de grands projets, j'avais réellement décidé de prendre ma vie en main dès le retour d'Alina. Lorsque j'avais dit au revoir à ma sœur à l'aéroport, quelques mois auparavant, pas un instant je n'avais imaginé que je ne la reverrais jamais vivante. Pour moi, la présence d'Alina était aussi évidente que le retour du soleil chaque matin. Elle avait vingt-quatre ans, moi vingt-deux, nous avions l'éternité devant nous. La trentaine était à des années-lumière, la quarantaine dans une autre dimension. La mort ? Qu'allez-vous chercher là ? Cela n'arrivait qu'aux très, très vieilles personnes !

Enfin, c'était ce que je croyais...

Au bout de deux semaines, mes larmes se tarirent, ma vue s'éclaircit, sans doute parce que j'avais épuisé toutes les ressources en eau de mon corps. Ma douleur, en revanche, était intacte. C'était même elle qui me gardait en vie. Quant à mon âme, elle était assoiffée de réponses. De justice.

De vengeance.

Mais j'avais la désagréable impression d'être la seule dans ce cas.

Quelques années plus tôt, à l'occasion d'un cours de psychologie appliquée, j'avais appris que le deuil se faisait en plusieurs étapes. Pour ma part, il me semblait que j'avais sauté la première case, le « déni de mort », pour bondir à pieds joints dans la deuxième, celle de l'insupportable douleur.

En l'absence de mes parents, j'avais été la seule à pouvoir identifier le corps de ma sœur. Le spectacle n'était pas joli à voir, mais il avait au moins eu un mérite : celui de m'interdire tout « déni de mort ».

Quinze jours plus tard, j'entrais dans la troisième phase. La colère. Si j'en croyais mes cours, la quatrième, celle de la dépression, était censée arriver ensuite, suivie de la dernière, l'acceptation – en admettant que l'équilibre mental de la personne concernée (moi) le permette.

Je pouvais déjà discerner les premiers signes de cette ultime étape dans mon entourage proche, comme si mes parents étaient passés directement de la stupéfaction au renoncement. Ils parlaient, à propos du meurtre d'Alina, d'acte de violence gratuite, de fatalité à laquelle on ne pouvait rien, de vie qui devait continuer. Ils étaient même persuadés que la police faisait bien son travail !

Mon équilibre mental n'allait pas jusque-là. D'ailleurs, je n'avais qu'une confiance modérée dans le travail des policiers chargés de l'enquête sur le meurtre de ma sœur, là-bas, en Irlande.

Accepter la mort d'Alina ?

Cela ne me ressemblait pas.

— Tu n’iras pas là-bas, Mac. Point final.

Maman était dans la cuisine, la taille ceinte d’un tablier aux couleurs vives, les mains couvertes de farine.

Elle faisait de la pâtisserie. Et de la cuisine. Et du ménage. Et encore de la pâtisserie... Une véritable tornade domestique. C’était sa façon à elle, née et élevée dans le Sud profond, d’apprivoiser la mort. Ici, lorsqu’elles perdent un être cher, les femmes noient leur chagrin dans les tâches ménagères. Elles ne savent pas faire autrement.

Voilà une heure que nous nous disputons. Un inspecteur de Dublin avait appelé la veille au soir pour nous dire qu’il était désolé, mais qu’en l’absence de pièces à conviction, de piste et de témoins, l’enquête était dans une impasse. Il nous informait donc officiellement que le dossier d’Alina allait être transmis au Bureau des affaires non résolues – lequel n’était rien d’autre, pour quiconque savait lire entre les lignes, qu’une salle d’archives poussiéreuse dans un quelconque sous-sol de Dublin, mal éclairée et parfaitement oubliée du reste du monde.

En dépit de sa promesse de réexaminer le cas à intervalles réguliers, dans l’espoir de trouver de nouveaux indices, et d’y apporter toute l’attention requise, le message était clair. Alina était morte, son corps avait été transporté dans son pays d’origine, tout cela ne concernait plus la police.

Elle renonçait, elle aussi. Après trois petites semaines d’enquête bâclée. Un record !

— Tu peux être sûre que si on vivait là-bas, ils n’auraient pas abandonné aussi vite, dis-je sans cacher mon amertume.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Mac, dit maman en écartant une mèche blond cendré de ses yeux bleus cernés par les nuits d'insomnie.

— Alors, donne-moi au moins une chance de comprendre ce qui s'est passé. Laisse-moi partir pour l'Irlande !

Ses lèvres se pincèrent en une fine ligne blanche.

— Il n'en est pas question. J'ai déjà perdu une fille dans ce pays, je n'ai pas envie qu'une autre y laisse sa peau.

Impossible de la convaincre. Je m'y efforçais pourtant depuis le moment où, pendant le petit déjeuner, j'avais annoncé ma décision de partir à Dublin afin de voir par moi-même ce qu'avait fait la police pour retrouver le meurtrier d'Alina.

J'avais l'intention de demander une copie du dossier et de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour inciter la police à rouvrir l'enquête. J'allais donner un visage et une voix – que j'espérais aussi éloquente que possible – à la famille de la victime. Je ne pouvais me défaire de l'idée que si quelqu'un, à Dublin, parlait et agissait au nom d'Alina, l'affaire serait traitée avec plus de sérieux.

J'avais tenté de convaincre mon père, mais sans plus de succès. Aveuglé par le chagrin, il ne me voyait même pas... et lorsqu'il posait son regard sur moi, une telle expression de détresse se peignait sur son visage que j'aurais souhaité être invisible. Mes traits étaient différents de ceux d'Alina, mais j'avais sa blondeur et ses iris vert clair. Dans ces moments-là, j'aurais tout donné pour être, comme papa, brune aux yeux marron. Pour ne pas lui rappeler son enfant perdue...

Dans les jours qui avaient suivi les obsèques, il avait déployé une activité fébrile, passé d'innombrables coups de téléphone, activé tous ses réseaux professionnels et amicaux. L'ambassade, avec amabilité, l'avait dirigé sur Interpol. Là, on l'avait fait patienter quelques jours, « le temps d'examiner le dossier », avant de lui suggérer diplomatiquement de s'adresser... à la police de Dublin. Une fois revenu au point de départ, papa s'était entendu opposer les mêmes arguments qu'avant. Pas de preuves. Pas d'indices. Aucune piste. *Le mieux serait de contacter votre ambassade, monsieur.*

Il avait alors appelé la police d'Ashford : non, ils ne pouvaient en aucun cas se rendre en Irlande pour mener leur propre enquête. Il avait rappelé celle de Dublin : étaient-ils bien certains d'avoir interrogé tous les camarades et professeurs d'Alina ? Là, je n'avais pas eu besoin d'entendre la réponse du fonctionnaire pour comprendre que l'insistance de papa commençait à taper sur les nerfs des Irlandais.

En désespoir de cause, il avait joint un de ses anciens amis du lycée qui occupait un poste élevé au gouvernement. Je ne savais pas ce que ce dernier lui avait dit, mais papa avait raccroché d'un geste d'automate, s'était enfermé dans son bureau et n'en était plus sorti.

L'ambiance à la maison était devenue invivable. Maman continuait à jouer les derviches tourneurs dans la cuisine, papa broyait du noir dans le bureau, et pour ma part, j'éprouvais la désespérante impression d'être inutile à ceux que j'aimais.

Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Atlantique, la piste refroidissait de jour en jour. Il fallait que quelqu'un fasse quelque chose, sans attendre.

— Je pars, dis-je sur une impulsion. Et je me fiche de savoir si vous êtes d'accord ou non.

Maman fondit en larmes, jeta sur le plan de travail le beignet qu'elle venait de sortir de la friteuse et quitta la cuisine en arrachant son tablier. J'entendis la porte de sa chambre claquer à l'autre bout de la maison.

S'il y a une chose qui m'est insupportable, c'est de voir ma mère pleurer. Je montai dans ma chambre, le cœur serré. Maman n'avait-elle pas versé assez de larmes ces derniers temps ?

J'ôtai mon pyjama, pris une douche, m'habillai et, désœuvrée, allai me poster devant la porte de la chambre d'Alina. Combien de fois avais-je poussé ce battant pour rejoindre ma sœur et discuter jusqu'à l'aube ? Combien de fois était-elle venue me rejoindre lorsqu'elle avait fait un mauvais rêve ?

Aujourd'hui, ce temps était révolu. Je restais seule avec mes cauchemars.

Ressaisis-toi, Mac. Sur un coup de tête, je pris les clés de ma voiture, quittai la maison et me dirigeai vers le centre-ville. Si je demeurais une heure de plus dans cette maison, j'allais y laisser ma santé mentale.

En chemin, je me souvins que mon portable avait fait une chute fatale dans la piscine et m'arrêtai au centre commercial pour acheter un nouvel appareil. Je choisis le modèle le moins cher et, avant de faire désactiver l'ancien, je consultai ma messagerie.

J'avais quatorze nouveaux messages, un record pour moi. Je ne suis pas une de ces filles pendues à leur portable du matin au soir, et l'idée de pouvoir être jointe en permanence m'a toujours mise mal à l'aise. Je n'ai jamais vu l'utilité de posséder un appareil qui prend des

photos, se relie à Internet ou capte la radio. Je considère qu'un téléphone doit servir à téléphoner, point final, mais j'ai parfois l'impression d'appartenir à une espèce en voie de disparition. Le seul gadget qui trouve grâce à mes yeux est mon iPod : je ne peux pas vivre sans musique.

Je retournai à ma voiture tout en passant mes messages en revue. La plupart dataient de plusieurs jours avant la mort d'Alina, et j'avais eu l'occasion, depuis, de parler à mes correspondants.

Je me souvins soudain que c'était quelques jours avant le décès de ma sœur que j'avais fait tomber mon portable dans la piscine. Était-il possible que, dans l'intervalle, elle ait tenté de m'appeler à ce numéro ? Qu'elle m'ait laissé un message ? Si seulement je pouvais l'entendre une dernière fois, me consoler en me disant qu'elle avait été heureuse !

Le cœur battant, j'écoutai l'appel suivant... et faillis lâcher l'appareil. Une voix au timbre suraigu résonnait dans le petit haut-parleur, celle d'une femme en proie à une peur panique.

— Mac ? Réponds, je t'en prie ! J'ai besoin de toi ! Je suis tombée directement sur ta messagerie. Pourquoi as-tu encore éteint ton portable ? Rappelle-moi dès que tu as mon message. C'est urgent. Urgent, tu comprends ?

Malgré la chaleur oppressante qui régnait, un frisson glacial me parcourut.

— Mac, poursuivit Alina après un silence, ça ne va pas du tout. Je croyais savoir ce que je faisais... Je croyais qu'il voulait m'aider. Comment ai-je pu être aussi naïve ? J'étais amoureuse de lui... mais il est l'un d'entre eux. L'un d'entre eux, Mac !

Je regardai mon portable, comme si je pouvais y trouver les réponses aux questions qui se bouscuaient dans mon esprit. *Il ? Eux ?* De qui parlait-elle ? Et d'abord, comment Alina pouvait-elle avoir aimé un homme dont elle ne m'avait pas parlé ? Nous nous disions tout ! Elle avait bien mentionné deux ou trois garçons qu'elle avait fréquentés depuis son arrivée à Dublin, mais jamais elle n'avait fait allusion à une relation plus sérieuse.

En me mordant les lèvres pour retenir un gémissement de colère et d'impuissance, je serrai ma main sur l'appareil, comme je l'aurais fait autour du bras de ma sœur pour la reconforter et la protéger du mystérieux danger qu'elle évoquait.

La voix d'Alina se brisa dans un sanglot, avant qu'elle ne poursuive, plus bas, sur le ton de quelqu'un qui craint d'être entendu :

— Il faut que je te parle, Mac. Il y a tellement de choses que tu ignores. Tu ne sais même pas qui tu es ! J'aurais dû t'apprendre la vérité plus tôt, mais j'espérais pouvoir te protéger de ce qui me... de ce qui nous menace. Je vais essayer de rentrer à la maison, mais...

Un rire amer, désespéré, se fit entendre.

— ... mais j'ai peur qu'il ne me laisse pas quitter le pays. Je te rappellerai dès que je... Oh, non ! Le voilà !

Je me figeai, le souffle coupé par l'angoisse. Alina reprit dans un murmure terrifié :

— Écoute-moi, Mac ! Il faut absolument que nous trouvions le...

Le mot suivant, qui ressemblait à *shi-sadoo*, était incompréhensible.

— Tout en dépendra, tu m'entends ? Il ne faut pas le leur laisser ! Nous devons mettre la main dessus

avant eux. Il me ment depuis le début, mais maintenant, je sais à quoi cela ressemble, et où...

Silence.

La communication avait été coupée.

Je demeurai immobile, abasourdie. À quoi rimait ce message hallucinant ? Il devait y avoir deux Mac en moi. Celle qui vivait dans le monde réel, et celle qui planait tellement qu'elle était tout juste capable de s'habiller le matin et de mettre la bonne chaussure au bon pied.

La première Mac devait être morte en même temps qu'Alina, car elle ne savait manifestement rien de la vie qu'avait menée sa sœur.

Alina avait aimé un homme ! Comment était-il possible qu'elle ne m'en ait rien dit ? Elle avait observé le secret le plus absolu sur cette relation, et mon petit doigt me disait que je n'étais pas au bout de mes surprises.

Elle m'avait menti.

Pire : elle m'avait trahie.

Pour quelle raison avait-elle laissé dans l'ombre tout un pan de sa vie durant ces derniers mois ? De quoi avait-elle tenté de me protéger ? Quel mystérieux objet devons-nous retrouver ? Son meurtrier et son amant secret ne faisaient-ils qu'un ? Et pourquoi, pourquoi ne m'avait-elle pas dit le nom de ce dernier ?

Je consultai l'écran du portable pour voir de quand datait l'appel au secours d'Alina. Je frémis. Elle m'avait téléphoné à peine quelques heures après que j'avais laissé tomber mon appareil dans la piscine.

Dire que pendant qu'elle me demandait, terrorisée, de lui venir en aide, j'étais sur ma chaise longue, à fredonner à côté de mon portable hors service !

Je conservai avec soin le message d'Alina et passai au suivant, dans l'espoir qu'elle m'ait rappelée par la suite. Elle ne l'avait pas fait. Si j'en croyais les informations que nous avait communiquées la police de Dublin, ma sœur était décédée... voyons... environ quatre heures après m'avoir téléphoné. On n'avait retrouvé son corps que deux jours plus tard, au fond d'une impasse, dans un quartier excentré.

Je tentai de chasser de mon esprit cette dernière image, insoutenable. Je ne voulais pas non plus penser que si j'avais répondu à son message, j'aurais peut-être pu l'aider. Qu'elle aurait toujours été en vie.

Intriguée, j'écoutai de nouveau son étrange message. Qu'était donc un *shi-sadoo* ? Qu'avait voulu dire ma sœur par cette phrase : « Tu ne sais même pas qui tu es » ? Que signifiait cette histoire rocambolesque ?

À la troisième écoute, je connaissais par cœur les dernières paroles d'Alina. Son testament, en quelque sorte.

Il m'apparut rapidement qu'en aucun cas, je ne devais faire écouter ça à mes parents. Non seulement cela ne pourrait qu'aggraver encore leur chagrin – si tant est que ce fût possible –, mais ils risquaient fort de m'enfermer dans ma chambre et de jeter la clé. Ils ne laisseraient pas partir le dernier enfant qu'il leur restait.

N'y avait-il donc rien à faire ?

Si. Prendre le premier vol pour Dublin, faire écouter le message à la police et exiger la réouverture de l'enquête sur la mort d'Alina. Les accusations de celle-ci ne constituaient-elles pas un motif suffisant ? Si elle avait eu une relation avec un homme, ils avaient probablement été vus ensemble dans un lieu public. On

devait pouvoir retrouver des témoins, remonter jusqu'à son amant... Et si ce dernier ne l'avait pas tuée, il pourrait nous aider à retrouver l'assassin, qui était « l'un d'entre eux ».

Je secouai la tête, partagée entre l'espoir et l'incrédulité.

Il fallait que je sache qui se cachait derrière ce *eux*.

2

Je découvris rapidement qu'il y avait une différence... que dis-je ? un gouffre, entre décider de partir pour Dublin et se retrouver pour de bon de l'autre côté de l'océan Atlantique, à six ou sept mille kilomètres de chez soi, totalement déphasé par le décalage horaire.

J'étais dans une rue pavée au cœur de cette ville étrangère sur laquelle le crépuscule tombait déjà, entourée de gens dont l'accent m'était parfaitement incompréhensible, et je regardais mon taxi s'éloigner tout en songeant que je ne connaissais personne à Dublin, ni en Irlande, ni même dans toute l'Europe...

J'étais totalement, absolument, désespérément seule.

Après un rapide passage à la maison, le temps de remplir une valise et de me disputer une dernière fois avec mes parents, j'étais allée à la banque prendre une carte de crédit internationale et j'avais sauté dans le premier avion en partance pour Dublin.

Je regardai autour de moi, soudain effarée par la portée de mon acte. Que m'étais-je imaginé, au juste ? Qu'il me suffirait d'arriver en Irlande pour que, comme par miracle, toute la lumière se fasse sur la mort d'Alina ?

Avant de céder à la panique qui montait en moi, je pris ma valise et me dirigeai vers *The Clarin House*, la pension de famille où j'avais réservé une chambre. J'avais choisi cet endroit pour sa proximité avec le petit appartement où avait vécu Alina, situé juste au-dessus d'un pub bruyant, et parce qu'il était ce que j'avais trouvé de moins cher dans ce quartier.

N'ayant aucune idée de la durée de mon séjour, je devais gérer soigneusement mon budget. J'étais bien décidée à ne quitter le sol irlandais qu'une fois ma mission accomplie, mais combien de temps me faudrait-il pour convaincre les *Gardai*, comme on appelait ici les policiers, de faire enfin leur travail ?

Pendant le vol, j'avais potassé deux vieux guides touristiques sur l'Irlande trouvés avant mon départ chez un bouquiniste proche de l'aéroport. En quelques heures, j'avais absorbé tout ce que je pouvais de l'histoire et de la géographie irlandaises, ainsi que des coutumes locales. Cela ne faisait pas de moi une spécialiste du pays, mais au moins n'aurais-je pas l'air d'une parfaite ignorante.

Je poussai la porte du *Clarin House* et me dirigeai vers un comptoir de bois ciré, derrière lequel était assis un homme aux cheveux blancs.

— B'soir, m'zelle ! s'exclama-t-il joyeusement. Z'avez r'servé ? Pass' qu'en cette saison, ça va pas êt' com-mode d'trouver une place, pour sûr !

Interloquée, je me répétais mentalement ses paroles, au ralenti.

— Oh, *réservé* ? Oui, bien entendu. Tenez.

Je lui tendis le bon de confirmation que j'avais imprimé sur mon ordinateur, lorsque j'avais retenu une chambre par Internet.

Avec sa chevelure d'un blanc de neige, sa barbe impeccable, ses yeux pétillants de malice derrière des lunettes rondes et ses oreilles étrangement fines, l'homme ressemblait à un lutin tout droit sorti des contes et légendes de la verte Érin.

Pendant qu'il cochant mon nom dans son registre et me rendait mon papier, il trouva le temps de me citer une bonne dizaine de hauts lieux touristiques dont je ne devais sous aucun prétexte manquer la visite.

Du moins est-ce ce que je crus comprendre de son discours, débité à toute allure et émaillé de tournures délicieusement archaïques. Il fallait que je regarde la réalité en face : j'allais devoir fournir un sérieux effort cérébral pour accoutumer mon oreille américaine aux inflexions musicales des Irlandais et à leur façon singulière de formuler leurs phrases. Mon interlocuteur parlait si vite qu'il aurait aussi bien pu me lire l'annuaire des chemins de fer, pour ce que je saisisais de ses paroles.

Quelques instants plus tard, j'arrivai au deuxième étage et j'insérai ma clé dans la serrure de la porte de ma chambre – « chambre » étant un bien grand mot, comme j'aurais dû m'y attendre étant donné la modicité des tarifs de l'établissement.

La pièce, un carré de deux mètres cinquante de côté tout au plus, contenait un lit double coincé sous une étroite fenêtre, une méchante commode sur laquelle trônait une lampe d'un jaune sale et une chaise qui avait connu des jours meilleurs. À cela s'ajoutaient un lavabo sur pied d'un blanc douteux et une minuscule penderie toute de guingois équipée de deux cintres de métal tordu.

Il y avait bien une douche, mais elle se trouvait à l'autre bout du couloir, et c'était la seule pour tout l'étage.

Seuls efforts de décoration intérieure, si le terme n'est pas exagéré, un tapis aux nuances fanées de rose et d'orange, et un rideau assorti tiré devant la fenêtre.

Je déposai ma valise et allai ouvrir cette tenture pour voir la ville dans laquelle Alina avait perdu la vie. Je n'avais aucune envie de la trouver belle, mais elle l'était cependant. La nuit était tombée, à présent ; Dublin brillait de tous ses feux. Il avait plu dans la journée. Sous un ciel d'encre, les pavés mouillés reflétaient les mille lueurs roses, bleues ou rouges des enseignes et des néons qui illuminaient la cité.

Jusqu'à présent, je n'avais vu l'architecture européenne, si élégante et impressionnante, que dans des films. Les façades des immeubles étaient ornées de pilastres, d'encorbellements, de boiseries sculptées. Ma pension était située à la périphérie de Temple Bar District, le quartier le plus vivant de la ville, si j'en croyais mes guides touristiques. Ici régnait en maître le *craic* – un terme d'argot irlandais que l'on pourrait approximativement traduire par « bamboche et fiesta à tous les étages ».

Les rues grouillaient de noctambules qui se rendaient de l'un des innombrables pubs de la ville à un autre. Selon James Joyce, un défi intéressant consisterait à traverser Dublin sans passer devant un seul pub, et d'après l'un des tracts publicitaires que m'avait donnés quelques minutes plus tôt le réceptionniste aux cheveux blancs, la ville en comptait plus de six cents. Un véri-

table patrimoine national, si j'en croyais le regard de fierté avec lequel le lutin de l'accueil m'avait montré le papier.

Alina avait travaillé dur pour être admise dans les rangs des étudiants étrangers de Trinity College, mais elle avait aussi profité des plaisirs de Dublin, de l'énergie joyeuse qui régnait ici, de la vie estudiantine riche en soirées bien arrosées. Elle avait aimé Dublin de tout son cœur.

Je regardai la foule qui envahissait les rues, opprimée par le sentiment de ma propre insignifiance. Je n'étais rien ni personne, ici.

— Eh bien, deviens quelqu'un ! m'exhortai-je à mi-voix. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour Alina. Tu es son dernier espoir !

Pour l'instant, après vingt heures de voyage et trois escales, le dernier espoir d'Alina était affamé et épuisé. Ayant toujours été incapable de dormir si j'avais le ventre vide, je savais qu'il me fallait trouver de quoi me nourrir si je voulais pouvoir me reposer et être d'attaque le lendemain matin.

Dans ce cas, pourquoi ne pas commencer dès maintenant à *devenir quelqu'un* dans cette ville inconnue ? Après m'être rafraîchie et recoiffée, je passai une jupe de jean blanc qui rehaussait le bronzage de mes jambes, enfilai un twin-set lilas, et je quittai la pension pour explorer le Dublin nocturne.

Je poussai la porte d'un pub dont la façade accueillante promettait d'authentiques plats irlandais. Avec son allure pittoresque, cet endroit m'attirait plus que les établissements plus modernes situés alentour.

Tout ce que je voulais, c'était un bon repas chaud dans un coin tranquille. Je ne fus pas déçue. Après une solide assiette d'*Irish stew* accompagnée d'une tranche de pain, une part de cake au whisky et au chocolat et une chope de bière brune, j'avais déjà meilleur moral.

Une fois rassasiée, je commandai une deuxième bière et observai la salle avec curiosité. L'atmosphère était assez agréable. Alina était-elle venue ici ? Il me semblait presque la voir, assise à l'une de ces tables, riant avec un groupe d'amis... Ou bien là-bas, dans l'un de ces confortables box aux sièges de cuir alignés contre le mur de brique rouge.

Le bar, un ensemble imposant de cuivre et d'acajou surmonté de miroirs, occupait le centre de l'espace et était entouré de petites tables et de tabourets hauts. Je me trouvais à l'une d'entre elles.

La clientèle offrait des visages assez variés, depuis la jeunesse étudiante de la ville jusqu'aux couples de touristes retraités. Certains étaient vêtus avec recherche, d'autres attifés à la diable, mais tout ce petit monde semblait vivre en parfaite harmonie.

En tant que serveuse de bar, je suis toujours curieuse de voir à quoi ressemblent les autres établissements – ce qui fait leur originalité, qui les fréquente, les drames qui s'y déroulent... Car il y en a toujours. Immanquablement, des amours s'y nouent, des querelles s'y règlent. Et je n'ai jamais connu de pub qui n'ait pas son client un peu bizarre...

Celui-ci ne faisait pas exception.

Je venais de régler l'addition et de finir ma chope lorsqu'*il* fit son entrée. Je le remarquai tout de suite...

pour la bonne raison qu'il était impossible de ne pas le voir.

Il venait de passer devant ma table et me tournait le dos – un dos large, musclé, athlétique. Déjà, je savais que j'avais affaire à un client hors normes.

Malgré moi, mon regard s'attarda sur sa silhouette. C'était un homme grand, d'une carrure imposante, qui dégageait une impression de puissance presque animale. Il portait un pantalon de cuir noir, des bottes de cuir noir et, bien entendu, un tee-shirt noir.

J'ai passé assez de temps derrière un comptoir pour me forger une théorie sur la façon dont les gens s'habillent, et sur ce que l'on peut en déduire. Les hommes qui ne portent que du noir se répartissent en deux catégories : ceux qui cherchent les problèmes, et ceux qui *sont* un problème. Pour ma part, j'évite les premiers comme les seconds. J'ai également quelques hypothèses sur les femmes qui s'habillent en noir, mais ce n'est pas le sujet pour l'instant.

J'étais donc occupée à reluquer sans vergogne sa silhouette virile (problème ou non, il était un vrai régal pour les yeux) lorsque je le vis s'approcher du comptoir, se pencher par-dessus... et faucher une bouteille de pur malt !

Personne ne parut remarquer son manège.

Je ne pus retenir un haut-le-corps indigné. Comment allait réagir le barman lorsqu'il s'apercevrait, en faisant ses comptes, qu'il lui manquait l'équivalent d'une soixantaine de dollars ? Car le type en noir n'avait pas choisi la moins chère des marques !

Sans réfléchir, je descendis de mon tabouret. J'étais peut-être une étrangère ici, mais j'étais barmaid. Entre collègues, il faut se serrer les coudes.

C'est alors que l'homme pivota sur ses talons.

Je me figeai, un pied sur le sol, l'autre encore sur le barreau de mon siège. Dire qu'il était beau à couper le souffle serait vrai – j'en oubliai presque de respirer – mais ce serait largement insuffisant. Tenter une comparaison avec les stars hollywoodiennes les plus sexy serait encore en dessous de la réalité. Affirmer que les anges au ciel devaient être dotés d'un visage tel que le sien ne serait que l'ombre du commencement d'une description fidèle...

De longues mèches d'or pur, des iris si clairs qu'ils semblaient faits d'argent, un teint doré... Il était la créature la plus sublime que j'aie jamais croisée – et Dieu sait que j'avais vu de sacrés beaux gosses depuis que j'étais serveuse.

Je n'emploie pas au hasard le mot « créature ». Lorsque son regard croisa le mien, un frisson d'effroi me parcourut, tandis qu'une idée absurde s'imposait à mon esprit. *Il y a en lui quelque chose d'inhumain.*

Mal à l'aise, je remontai sur mon tabouret. J'avais toujours l'intention de dire au barman que l'homme en noir lui avait pris une bouteille, mais j'attendrais que le client se soit éloigné. Pour une raison que je ne m'expliquais pas, la seule perspective de me rapprocher de cet individu me donnait la chair de poule.

Hélas ! il ne semblait pas décidé à s'en aller. Je le vis s'adosser au comptoir, déboucher le whisky et en boire une longue rasade au goulot.

Soudain, il se produisit quelque chose d'étrange. Il me sembla que mes poils se hérissaient littéralement, tandis qu'un nœud douloureux se formait en moi. Puis

ma vision se brouilla. J'étais toujours dans le pub, le regard rivé sur l'homme en noir, mais ce dernier n'avait à présent plus rien d'humain. Dans cette version de la réalité, il était même d'une laideur repoussante. Devant mes yeux effrayés se tenait une abomination sans nom, dont le masque de beauté se fissurait, laissant échapper, en lourdes volutes, une épouvantable odeur de putréfaction. J'étais si proche de lui que j'en étais secouée de nausées.

Mais ce n'était pas le pire.

J'avais désormais la certitude que si je pouvais seulement ouvrir un peu plus les yeux, j'en saurais encore plus sur lui. Que je découvrirais qui il était, ou plutôt, ce qu'il était. Que ce n'était qu'une question de volonté de ma part.

Je ne saurais dire combien de temps je demeurai ainsi, immobile, le regard fixe. Plus tard, j'apprendrais que j'aurais largement eu le temps de me faire tuer en cet instant critique, mais sur le moment, cela ne m'effleura même pas l'esprit.

Si mon histoire ne s'achève pas à cette page, si je suis encore en vie pour la raconter, c'est parce que je fus arrachée à ma contemplation horrifiée par une série de coups frappés sur ma tête.

Je laissai échapper un cri de douleur et me levai pour faire face à mon assaillant.

Mon assaillante, rectifiai-je intérieurement en découvrant l'apparition la plus inattendue qui soit. Imaginez une vieille dame toute menue, quatre-vingts printemps au bas mot, au visage fin et racé, dont la chevelure argentée était retenue en une longue tresse. Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds, et l'idée incongrue

me vint alors que j'allais devoir réviser mes théories sur les femmes qui s'habillent en noir.

Avant que j'aie pu protester, elle s'approcha de moi et m'assena de nouveaux coups sur le crâne.

— Hé, ça ne va pas ? m'écriai-je en essayant de me protéger.

— Comment osez-vous le regarder comme cela ? glapit la femme en dardant sur moi deux yeux perçants d'un bleu intense. Inconsciente ! Vous ne voyez pas que vous nous mettez tous en danger ?

Tout comme avec mon lutin aux lunettes rondes du *Clarín House*, je dus me répéter lentement ses paroles pour en comprendre le sens. Encore que celui-ci ne m'apparût pas immédiatement...

— Les Tuatha Dé noirs ! reprit-elle. Traîtresse ! Quand on pense que vous êtes une O'Connor, en plus ! J'aurais un mot à dire à vos parents, jeune fille !

— Pardon ?

Je la regardai, partagée entre la colère et l'hilarité. De quoi parlait-elle ? Qu'était donc un... un *toohaday* ? Et d'abord, pour qui me prenait-elle ?

La voyant lever une fois de plus la main, je reculai pour éviter un nouveau coup.

— Je ne suis pas une O'Connor ! protestai-je.

— À d'autres ! répliqua-t-elle en fronçant son front plissé de rides. Cette chevelure, ces yeux verts, ce teint... *Och*, vous êtes une O'Connor, et une vraie.

Du menton, elle désigna le type en noir.

— Je connais cette engeance. Ces gens-là ne feraient qu'une bouchée d'un joli tendron comme vous. Allez, sauvez-vous avant que les choses ne tournent mal et que vous ne causiez notre perte à tous.

Fièvre Noire

Les chroniques
de MacKayla Lane - 1

« Ma philosophie tient en quelques mots : si personne n'essaie de me tuer, c'est une bonne journée. Autant vous le dire, ça ne va pas très fort, depuis quelque temps. Depuis la chute des murs qui séparaient les hommes des faës. Pour moi, un bon faë est un faë mort. Seulement, les faës Seelie sont moins dangereux que les Unseelie. Ils ne nous abattent pas à vue. Ils préfèrent nous garder pour... le sexe.

Au fait, je m'appelle MacKayla Lane. Mac pour les intimes. Je suis une sidhe-seer.

La bonne nouvelle : nous sommes nombreux.

La mauvaise : nous sommes le dernier rempart contre le chaos. »

Le premier tome de la série événement aux États-Unis,
déjà 600 000 exemplaires vendus.

KAREN MARIE MONING

La reine de l'Urban fantasy aux États-Unis.

ISBN : 978-2-290-001385-4



9 782290 013854

Illustration de couverture :
d'après D. Vervitsiotis
© Getty Images © Editions J'ai lu

www.jaillu.com

PRIX FRANCE

12,50 €